

## Leçon de survie *The Good Lie* de Philippe Falardeau

Jean-François Hamel

Volume 33, numéro 1, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73198ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hamel, J.-F. (2015). Compte rendu de [Leçon de survie / *The Good Lie* de Philippe Falardeau]. *Ciné-Bulles*, 33(1), 49–49.



## The Good Lie

de Philippe Falardeau

### Leçon de survie

JEAN-FRANÇOIS HAMEL

**The Good Lie** emprunte la voie de la fiction, même s'il ancre son récit sur des faits avérés, racontant le sort de jeunes Soudanais qui, après avoir assisté à l'assassinat de membres de leur famille lors d'une attaque qui a dévasté leur village, arrivent dans un camp de réfugiés où ils vivront de nombreuses années, avant d'aller aux États-Unis pour y commencer une nouvelle vie. Divisé en deux parties, l'une se déroulant en Afrique, l'autre à Kansas City, où trois « frères » s'installent, tandis que leur sœur est placée dans une famille de Boston, le film de Philippe Falardeau s'articule autour du thème de la survie, mais aussi du déracinement culturel qui bouleverse les idéaux que porte le rêve américain.

**The Good Lie** présente dans son ensemble une lecture sensible, quoique peu subtile parfois, des difficultés d'adaptation des principaux protagonistes, confrontés à une réalité qu'ils ne comprennent pas. Falardeau est particulièrement inspiré dans sa description d'une Amérique moins reluisante qu'elle n'y paraît de prime abord, et dont certaines absurdités — le rejet de quantités astronomiques de nourriture toujours comestibles par les

supermarchés — sont symboliquement relevées par des êtres conscients de la fragilité de ce qui, d'un point de vue occidental, est considéré comme acquis. En ce sens, l'élément le plus intéressant de ce film est le personnage de Carrie, jeune femme affirmée qui s'occupe de dénicher du travail aux trois jeunes hommes. Incarnant cette Amérique qui ignore à peu près tout des enjeux internationaux, elle s'ouvre peu à peu à eux, à leur détresse, ce qui procure une valeur humaniste au film, qui s'intéresse finalement moins à la violence viscérale dont sont victimes les personnages qu'au profond sentiment de solidarité dont ils font preuve pour donner un sens à leur existence commune.

Falardeau névite pas quelques clichés liés à l'exploration d'un nouveau milieu socioculturel. Derrière certains de ces lieux communs — les regards ahuris devant l'enseigne de McDonald, une sonnerie de téléphone qui ne fait réagir personne — se profile une volonté d'adoucir la dureté du sujet traité (l'incroyable sentiment d'éloignement, de dépossession devant l'étrangeté) par quelques touches humoristiques, trop simplistes pour rendre compte de la complexité de la situation vécue par les personnages. De même, la mise en scène, en particulier dans la première partie du film, alors que le chaos, la faim et la fatigue règnent partout, est trop léchée (accentuée

par une musique sirupeuse), ce qui éloigne le spectateur de l'horreur de ce massacre en train d'être perpétrée contre un peuple appauvri. Les « belles » images du film viennent trahir cela par trop d'esthétisme. Il y a là un désir de rendre accessible (sans jamais heurter la bonne conscience du spectateur) cette expérience de la mort poussée à sa limite, qui se fait au détriment de la portée humaniste de ce récit de l'expérience de l'horreur.

**The Good Lie** possède la griffe de Philippe Falardeau, dont le regard est empreint d'une douceur qui rend ses personnages fondamentalement attachants et jamais unidimensionnels, mais aussi les défauts d'une production commerciale dont les tensions dramatiques doivent générer une catharsis; le titre prend alors tout son sens, de manière prévisible, dans le geste héroïque de l'un des personnages à la fin du film, geste qui apparaît malheureusement superficiel, utilisé pour accroître la réception émotive, presque sentimentale, du film par le spectateur habitué aux bluettes américaines. Malgré ces bonnes intentions et l'indéniable sincérité du réalisateur, le périple de ces personnages, détachés de tout repère, traumatisés par une guerre qui a fait d'eux des « enfants perdus », est dépeint de manière trop édulcorée pour véritablement interpeler. Le sujet abordé ici appelait une forme plus brute et moins complaisante pour traduire cette réalité avec honnêteté et efficacité. **CE**



États-Unis / 2014 / 109 min

**REAL.** Philippe Falardeau **SCÉN.** Margaret Nagle **IMAGE** Ronald Plante **SON** Kevin Zimmerman **MUS.** Martin Léon **MONT.** Richard Comeau **PROD.** Brian Grazer, Ron Howard, Karen Kehela Sherwood, Thad et Trent Luckinbill et Molly Smith **INT.** Reese Witherspoon, Arnold Oceng, Ger Duany, Emmanuel Jal, Corey Stoll, Kuoth Wiel, Sarah Baker, Femi Oguns **DIST.** Warner Bros.